



**Conférence autour du dernier livre
de Catherine MARAND-FOUQUET
« Marseillaises, le Dictionnaire**

19 janvier 2026



Catherine Marand-Fouquet est Historienne, Écrivaine, Fondatrice de l'Association ALMA (Association de lutte contre la maltraitance des personnes âgées et des personnes en situation de handicap) créée il y a 30 ans, et co-éditrice du livre « Marseillaises, le Dictionnaire » (3^e édition)

Les Marseillaises au travail

Des temps obscurs à la lumière

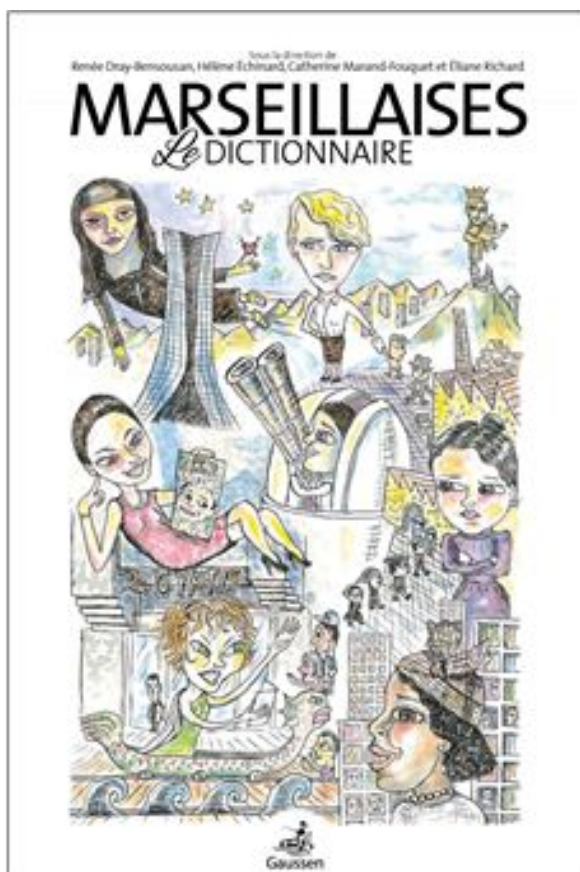
C'est en réalité à toute l'Histoire des Femmes, qu'il faudrait donner ce sous-titre. Longtemps dominée par les hommes et, jusqu'au premier tiers du XX^e siècle, très concentrée sur l'histoire politique, elle s'est vraiment éveillée lorsque les chercheuses se sont emparées du chantier. En 1983 encore, un colloque à Saint-Maximin s'était malicieusement donné pour titre : *Une histoire des femmes est-elle possible ?*

C'est que, vu la nature des sources conservées, les femmes ont paru longtemps silencieuses, voire inactives. En 1988, la parution chez Privat du livre *Les Marseillais dans l'Histoire*, le démontrait crûment : il comportait 25 biographies féminines pour 707 masculines. En 1989 un petit groupe d'historiennes a décidé de réagir et s'est constitué pour ce faire en Association les Femmes et la Ville (AFV).

Sous la houlette d'Yvonne Knibiehler d'abord, illustre parmi les pionnières, puis en attirant des associés et associées, elles ont entrepris de défricher cette riche matière. En embrassant toutes les

périodes en réunissant des colloques internationaux, en publiant articles et brochures, elles ont pu éditer en 1999, au moment des festivités du 26^e centenaire de la ville : *Marseillaises, vingt-six siècles d'Histoire* (Edisud). Les collaborateurs, nombreux puisque spécialistes de chaque époque ou domaine exploré, étaient à parité femmes/hommes, sans que nous l'eussions cherché. La deuxième édition, à la veille de l'année européenne de la culture est publiée en 2012 chez Gaussien, éditeur marseillais et lui-même historien. C'est le *Dictionnaire des Marseillaises*. Enrichi de nombreuses notices, il respecte les principes fixés dès le départ. Ainsi ne sont traitées que des vies achevées. Toujours chez Gaussien, ***Marseillaises, le Dictionnaire ferme la marche en 2025.***

Cette fois, la couverture étonne : création spéciale due à la dessinatrice Caroline Sury,



elle montre les principes qui font l'originalité de l'œuvre. Elle traite en effet non seulement des personnes réelles mais de femmes légendaires (Gyptis) ou de celles qui fournissent à la ville sa symbolique (la Bonne Mère). Elle montre aussi, en strates successives, les registres les plus humbles, comme les femmes des cités représentées par l'antillaise Mam 'Ega, et les plus renommées, comme la très célèbre Edmonde Charles-Roux. La patronne Anne Rosine Noilly-Prat exprime

la présence des femmes dans le monde économique comme l'astronome Marcelle Duflot témoigne de l'accès des femmes à la recherche. Nous avons choisi également de ne pas nous limiter aux « natives » mais de traiter de toutes celles qui ont laissé une trace

importante dans la ville, soit par leur travail comme Zaha Hadid, architecte qui a doté Marseille d'un nouveau signal, soit en l'évoquant dans leurs œuvres, comme Simone de Beauvoir. Ces *passantes* sont signalées dans le texte par un signe typographique particulier. Sur la couverture, Berthie Albrecht, héroïne nationale native de Marseille, rappelle que les femmes n'ont pas attendu d'avoir le droit de vote pour agir dans la cité.

Des travailleuses

Toutefois, ce dictionnaire se refuse à être un palmarès ou à se donner l'allure d'un panthéon. Il souhaite au contraire rendre compte de toute la diversité de l'implication des Marseillaises dans la vie de la cité, dans toutes leurs activités. Comme pour les temps anciens il s'avère difficile d'individualiser des personnes appartenant à des groupes, nous avons pris le parti de créer des notices collectives. Elles permettent d'évoquer des métiers disparus, comme celui des *auffières*, tresseuses d'ouvrages de sparterie aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les corderies ont fait disparaître ce métier dans l'entre-deux-guerres. Célèbres par leur nombre et par les grèves menées à la fin du XIXe siècle, les ouvrières du tabac et des allumettes de la Belle de Mai ont représenté les femmes du peuple de Marseille aux fêtes de 1924 célébrant le rôle héroïque des Dames de Marseille lors du siège de Charles-Quint (1524).

Commerçantes du dehors

Emblématiques de Marseille, les poissonnières. Certaines travaillaient aux Halles, d'autres nettoyaient le poisson, à peine débarqué, sur le port. Mais c'est surtout dans la vente qu'on les voit - qu'on les entend. Selon l'époque, elles se sont appelées *cacanes*, sortes de grossistes, différentes des *partisanes* et revendeuses. Elles formèrent un syndicat dont les présidentes successives sortirent de l'anonymat. Le mot de *partisanes* a fini par désigner toutes les vendeuses sur les marchés. Elles aussi se sont organisées, portant les présidentes de leur syndicat à la notoriété. Notre quête s'est du reste achevée avec Nana (1929-2025), qui a

vendu poissons et coquillages sur le Vieux-Port pendant plus de 70 ans et dont la renommée était internationale.

De la cousette à la créatrice

Mais s'il est un travail qui depuis des temps anciens touche peu ou prou un grand nombre de femmes, c'est bien celui de la couture. De la cousette à la créatrice, la femme à l'ouvrage est le sujet d'innombrables tableaux. La quenouille et l'aiguille symbolisent le devoir féminin, la répartition des tâches entre femmes et hommes. Travail minutieux, agilité des doigts, facilités à rester immobiles, telles sont les qualités dont les femmes semblaient dotées, par nature.

Il y eut à Marseille, du XIV^e au XVIII^e siècle des ateliers de corailleuses. Apprenties dès 10-12 ans auprès de maîtresses pendant 2 à 3 ans, les femmes produisaient colliers, bracelets et autres bijoux. La ville abondait en couturières, à domicile très souvent, mais aussi en ateliers. Bien des femmes immigrées, comme des Arméniennes, y ont trouvé un premier moyen d'existence, ainsi Ovsanna Kaloustian (1907-2014). L'essentiel des travailleurs des filatures étaient des femmes. Puis émerge une personnalisation, apparaissent des stylistes comme Marisa Adrien-Laurens (1943-2010). Pour les spectacles travaillent des costumières, telle Geneviève Sevin-Doering (1929-2022).

Un rôle croissant dans l'enseignement

Longtemps maintenues pour la plupart à un niveau d'éducation primaire, dispensé le plus souvent par des religieuses, les femmes ont eu accès progressivement, au XIX^e siècle, à l'enseignement secondaire dans un cadre différent de celui des garçons et avec un programme longtemps spécifique. Il a fallu attendre le 25 mars 1924, 116 ans après la création du baccalauréat, porte d'entrée vers les universités, pour qu'elles puissent passer un diplôme identique à celui des garçons. Le lycée Montgrand, premier lycée de filles de la ville, mais aussi le Cours Bastide, avec la très remarquable Rose Debordes (1875-1955) furent les pépinières de nombreuses Marseillaises illustres de notre temps. Charlotte Grawitz (1903-1988), créa de son côté de nombreuses œuvres et

établissements d'enseignement ménager, puis technique et commercial, qui visaient toutes les classes sociales. Ce n'est qu'au cours des années 1970 que la mixité devient de règle dans tous les niveaux d'étude.

Des femmes aux commandes

Il y eut de bonne heure des femmes à la tête d'entreprises. Ainsi dès l'ancien régime de nombreuses veuves dans des métiers où elles héritaient d'une fonction. Imprimeuses, maîtresses de poste – et la célèbre veuve Perrin, née Pierrette Candelot (1709-1794). Cheffe de l'entreprise familiale dès 1748 ; elle la gouverne fermement jusqu'à sa mort.

Au XIXe siècle, ayant éprouvé le décès de son mari, puis celui de son propre père, Anne-Rosine Noilly-Prat (1825-1902) tient fermement la barre des établissements du même nom. Ménageant les intérêts de sa fratrie comme ceux de ses propres enfants, elle s'associe à ses fils majeurs en 1870, mais garde la main. La mémoire marseillaise a surtout gardé le souvenir de ses innombrables fondations charitables.

Plus près de nous, Elisbeth Coquet-Reinier (1953-2023) s'inscrit dans la tradition des héritières. Héritière du nom des Reinier dont la société est devenue ONET en 1959. Elle aussi s'est fait connaître par sa Fondation solidaire, elle aussi s'est souciée d'une succession familiale.

Géniale par son sens de la création des réseaux, très soucieuse du développement de Marseille à l'international, Reyne Cienzo (1930-2022), première femme reçue à la Chambre de commerce en 1974 ouvre la voie à des métiers de contact. Elle innove, favorise les métiers, et reste jusqu'au bout fidèle à sa ville.

CR rédigé par C Marand-Fouquet